

Christine Montalbetti

L'Évaporation de l'oncle

**CHRISTINE
MONTALBETTI**



P.O.L

Extrait de la publication

L'Évaporation de l'oncle

DU MÊME AUTEUR

Sa fable achevée, Simon sort dans la bruine, P.O.L, 2001

L'Origine de l'homme, P.O.L, 2002

Expérience de la campagne, P.O.L, 2005

Western, P.O.L, 2005

Nouvelles sur le sentiment amoureux, P.O.L, 2007

Petits déjeuners avec quelques écrivains célèbres, P.O.L, 2008

Journée américaine, P.O.L, 2009

En écrivant Journée américaine, coédition P.O.L/Biro éditeur, 2009

Le Cas Jekyll, P.O.L, 2010

Christine Montalbetti

L'Évaporation de l'oncle

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*L'auteur a bénéficié pour ce livre
d'une bourse de la Mission Stendhal
pour un séjour au Japon.*

© P.O.L éditeur, 2011
ISBN : 978-2-8180-1337-3
www.pol-editeur.com

*Aux fugueurs, aux prodiges,
et à ceux qui sont restés dans la maison*

« Pourquoi suis-je parti
sans dire à ma femme
tout ce que je voulais? »

Tajihî no Kasamaro

« Il y eut de la bruine et du
mystère dès le début du voyage.
Je me rendais compte que tout
cela allait être une vaste épopée
de brume. »

Jack Kerouac, *Sur la route*

« Faites vôtre ce texte,
comme un principe que vous
auriez fait surgir de votre propre
pensée. »

Miyamoto Musashi,

« Rouleau de l'eau »,
Écrits sur les cinq éléments

Prologue

Il y avait toujours eu, dans la présence de l'oncle, dans la manière dont il se tenait dans la maison, dont il y portait son corps d'oncle en visite, et surtout quand il se postait sur la galerie extérieure, mains dans les manches de son kimono, et le regard enfoui dans ce qui ne devait pas être exactement le jardin (les feuilles elliptiques du plaqueminier, les frondaisons plumeuses des bambous, le dessous tomenteux du feuillage d'un paulownia), mais des images intérieures qui se laissaient absorber par la végétation, je ne sais quoi d'impénétrable, qui émanait de son mutisme, de la façon dont les traits de son visage alors se composaient (une absence, aussi, dans l'œil), comme s'il remuait en lui-même de petites choses cachées, obscures, impossibles à communiquer, et qui ne cessaient de l'assaillir. Elles devaient l'asticoter, revenir malgré lui quand il les chassait, elles ricochaient et revenaient, têtues, sûres de leur fait. Et il continuait de les malaxer,

comme ça, face au jardin, comme une chose qu'il fallait bien faire, qu'il avait pris l'habitude de faire, debout sous l'auvent, silencieux, naturellement installé dans ce labeur machinal, indéfiniment occupé à pétrir la pâte de ses secrets.

Aussi loin que la mémoire de Yasu peut remonter, c'était cette présence silencieuse, ce corps plus imposant, aux proportions plus considérables que celui des autres, de ceux qui circulaient quotidiennement dans la maison – la silhouette menue de Sumiko, la belle-mère, et celle du père aussi, bien plus frêle que l'oncle, plus osseux, moins haut de taille, et qui ne donnait pas cette même impression de contenir des pensées à la façon dont la corpulence de l'oncle paraissait les renfermer, en porter toujours avec soi la somme désordonnée, infatigable.

On ne savait jamais d'où l'oncle arrivait. Il tirait la cloison et s'annonçait; il ôtait ses socques et entraît avec son barda de voyageur, un barda qui avait dû en voir, du pays, et sur la toile duquel s'était déposée la poussière des chemins, toutes sortes de particules qui appartenaient aux espaces que l'oncle avait traversés et qui étaient venues s'y fixer au hasard des vents. Un barda qui aurait eu beaucoup à dire, s'il avait pu parler, et sur lequel chacun des

membres de la famille posait un regard envieux, car il ne faudrait pas compter sur l'oncle pour vous décrire les régions qu'il avait parcourues; et ils y fichaient un œil avide, comme si c'était là, dans les replis du tissu, que se logeaient les réponses aux questions qu'ils se posaient au sujet de l'oncle.

En ne laissant jamais rien filtrer de sa vie en dehors de la maison du frère, de cette plus grande partie de son temps qu'il passait hors de la maison et qui s'écoulait entre ses visites, en demeurant muet sur ce point comme sur la plupart des autres, l'oncle n'offrait pas beaucoup de matière pour imaginer son existence; mais les spéculations, les hypothèses, cette rumeur qui commençait de bruire à l'intérieur de chacun, par ce même silence, bien sûr, il les alimentait.

Car c'était bien ce silence, cette manière très particulière qu'avait l'oncle de se taire – non pas un de ces tout petits silences qui sont la seule conséquence de la timidité, ces silences frêles, ténus, modestes, qu'on remarque à peine et qui ne cachent pas grand-chose d'autre qu'un tempérament introverti (ni un de ces silences hagards par où l'on cherche vainement en soi-même quelque chose qui mérite d'être dit, et où, ne trouvant rien, devant une telle vacuité on renonce, effaré par sa propre absence de contenu), mais un silence plein,

énorme, ostensible, un silence considérable, qui se mettait à occuper le premier plan – c'était bien ce silence qui lui donnait son épaisseur.

C'était un silence imposant, entier, comme si quelque chose bouillait dans ce corps, sur quoi on avait mis un couvercle, comme si le corps de l'oncle était, excusez-moi, mais comme une grande marmite hermétique, qui contenait quelque chose qu'on ne voyait pas, qui frémissait seulement derrière les parois de fonte.

Ce moment-là de l'arrivée de l'oncle, il semble à Yasu qu'il peut le reconstituer avec exactitude, la façon autoritaire dont l'oncle faisait glisser le papier de riz, le bruit avec lequel il laissait tomber ses socques, l'immersion de son corps robuste dans l'espace domestique. L'intensité pataude avec laquelle il occupait le volume des pièces, pendant les premières minutes, et ce prodige par où, très vite, ce volume semblait se conformer à sa présence.

Ces pièces qui quelques instants auparavant encore se refermaient autour des silhouettes fluettes et familières du père, de Sumiko, et de Yasu, lesquels s'y déplaçaient avec la fluidité qui meut les occupants habituels (et n'étaient-ils pas alors comme trois petits poissons qui traçaient sans difficulté leur route dans l'eau de l'aquarium, confinés dans l'espace clos de la maison où ils évoluaient à leur aise, se propul-

sant calmement dans ce milieu qui était le leur), ces mêmes pièces paraissaient se soumettre à l'arrivée de l'étranger avec une complaisance étonnante. Non seulement elles acceptaient l'intrusion de ce corps massif et qui semblait obéir à d'autres règles motrices, mais il en modifiait quelque chose de l'atmosphère. L'oncle entra en interaction immédiate avec la maison au point de lui imposer son propre régime, si bien que les trois petits poissons qui furent au hasard, écervelés et gracieux, d'un coup se sentaient traversés d'un désarroi bizarre, comme si c'était eux dont les proportions ne convenaient plus, tout à coup devenus à leurs propres yeux (aux yeux de Yasu enfant) des créatures chétives, incompétentes, gênées de leur propre maigreur.

Parce que c'était aussi ça, le tour de force de l'oncle. Cette façon de retourner sa légère inadaptation des tout premiers moments, et de plier son entourage aux lois nouvelles que son arrivée installait. Des lois qui affectaient l'espace et les corps, et l'oncle s'imposait comme l'aune neuve au regard de laquelle chaque chose devait être mesurée, chaque vieille chose qu'on croyait parfaitement à sa place, et qui, à son contact, se révélait désuète, insuffisante, impropre.

L'arrivée de l'oncle jetait un doute sur la légitimité des corps menus des habitants de la maison, comme sur la maison elle-même, dont l'architect-

ture, dans laquelle, aux premiers instants, il avait peiné à trouver ses marques, ne semblait plus convenir, non pas lui, le mauvais corps pour ces pièces, mais elles, ces pièces, trop étroites, mal capables de le contenir. Ce doute circulait dans le clair-obscur de ces lieux confinés, étriqués, à l'égard desquels les occupants éprouvaient soudain de la gêne. Sumiko servait le thé avec empressement, comme pour chasser ce sentiment pénible, mais avec une hâte brouillonne qui le trahissait.

Le père, souvenons-nous : à son front se dessinaient aussitôt (comme, disons, sous le pinceau d'un calligraphe) quelques lignes ondulées qui avaient l'air de traduire ce déplaisir à considérer sa propre maison non plus avec la même indulgence dont il faisait preuve d'habitude, mais, hélas, dans un regard où toutes ses faiblesses se révélaient. Ce constat de propriétaire malheureux, ce malaise, cette peur de ne pas être à la hauteur, était-ce bien cela, la cause des rides du père, quand son frère apparaissait ?

Elles pouvaient aussi bien traduire une inquiétude rétrospective à l'idée de ses périples, des dangers qu'il avait sans doute encourus, de sa responsabilité à lui, une responsabilité confuse, familiale, fondée sur cette affection naturelle, instinctive, qui le reliait à lui.

Ou bien l'ennui superficiel que peut éprouver un tempérament paresseux devant l'imprévu d'une visite. Le père bougon et solitaire, et dérangé au moindre petit changement, fût-il heureux ?

À moins qu'il ne faille y voir une jalousie vague devant la menace floue que la présence du frère dans la maison laissait planer, son frère devant lequel il se sentait portion congrue, sédentaire et sans secrets face à la force mystérieuse de l'autre. N'était-ce pas, oui, qu'il ruminait, à son contact, une vilaine petite jalousie toute noire, qui lui mangeait l'estomac ?

Tandis que l'oncle ôtait son kimono d'hiver, qu'il portait quelle que soit la saison, avec l'air très spécial de qui vient de loin, de qui a voyagé longtemps, a vu beaucoup de choses et en a fait un paquet compact qu'il garde à l'intérieur de soi, et comme il tendait ce kimono à Sumiko, qui disparaissait en l'emportant dans l'obscurité du fond de la maison au prétexte qu'il y avait à repriser (l'étoffe trouée par les ronces et l'usure et quoi d'autre que l'oncle avait rencontré sur son chemin), ce qui occupait l'esprit du père, était-ce folle prudence, crainte jalouse, dont le petit pilon de son cœur qui battait faisait poudre ?

Quand Sumiko servait ainsi le thé, de cette manière pressée mais discrète, les yeux baissés,

qu'est-ce qui traversait l'oncle, qui s'agenouillait dans sa tenue de voyageur, n'était-ce qu'une pâle indifférence à l'égard de l'épouse du frère, dont il ne s'intéressait pas plus à l'existence qu'à celle, forçons à peine le trait, de la thèière avec laquelle elle lui versait le thé hospitalier, de sorte que sa main, son poignet, son bras, tout son corps à elle ne lui paraissait pas autre chose que le prolongement de cet ustensile de fonte ?

Ou bien est-ce que d'autres pensées commençaient de le gagner, au sujet de ces doigts refermés sur l'anse, de l'arrondi de ce bras et de l'épaule à laquelle il conduisait, de ces paupières chastes ?

L'oncle, en tout cas, arrivait, trempé de pluie, couvert de neige, souillé de la terre des chemins, et son arrivée faisait souffler dans la maison, en même temps que son corps massif, un vent de suppositions qui (zui, zui) sifflait à leurs oreilles et emportait tout avec lui, leurs certitudes régulières, l'équilibre du petit trio du mari, du fils et de la seconde épouse, la distribution stable de l'affection.

À peine était-il entré, les hypothèses se levaient comme un vent de plaine, qui bousculait tout, non seulement la relation confiante à l'épouse (une relation calme d'ordinaire, naturellement attentive), mais les autres relations aussi, la petite concurrence bien normale et correctement gérée entre le fils et le

père, la tendresse réservée de Sumiko pour l'enfant (mélange de pitié pour l'orphelin et d'anticipation du jeune homme qu'il allait devenir et à l'égard duquel peut-être il serait bon de retenir ses gestes) et la manière enfin dont l'enfant vivait somme toute assez tranquillement l'inévitable émotion érotique qui l'étreignait parfois à la vue de la belle-mère (ah, le petit profit tiré de ses caresses). L'oncle faisait voler tout cela en éclats pour devenir le pivot autour duquel tout se redistribuait dans un désordre qui – pensait le père – ne faisait de bien à personne.

Ce devait être cela, la raison de ces trois rides sur le front du père, le père vrillé par la crainte d'une liaison de l'oncle avec Sumiko, le père défait par cette hypothèse ; et on l'entendait parfois la nuit arpenter le plancher de la salle d'un pas brusque qui en faisait trembler les lattes, des yeux fouillant l'obscurité en quête de quelles réponses, de quelles solutions.

Quant à l'oncle, qui s'en allait mener ses monologues diurnes sur la galerie extérieure, on sentait qu'il bataillait contre je ne sais quel mécontentement, quelle colère sourde, usant quelle petite idée qui l'éperonnait comme un bout de gravier entré dans le socque et s'enfonçant à chaque pression dans la chair. De quelle nature était ce désagrément, qui pouvait puiser sa source dans quelque affaire

menée au-dehors et qui lui paraissait prendre une mauvaise tournure, ce n'était pas à exclure, mais qui, aussi bien, relevait de l'économie de la maisonnée : une déception devant l'hostilité (à ses yeux inexplicable) du frère, ou au contraire une sorte de mauvaise conscience qui naissait de son attirance pour Sumiko. Ou bien était-ce agacement devant sa résistance, si elle en était encore à résister, ressentiment devant ses dérobades, quand il l'attrapait par le bras et que, tortillant sottement son corps d'épouse, elle parvenait à se dégager de l'étau de sa main et s'enfuyait à petits pas pressés dans la profondeur de la maison – propulsée par le devoir, ou peut-être dégoûtée, l'hypothèse germait désagréablement dans l'esprit de l'oncle, par ce corps, allez savoir, trop lourd pour le sien qui était si fluide et si barricadé? À moins que Sumiko n'ait cédé déjà, et que ce soit plutôt un léger remords qui taraudait l'oncle, ou, pire, une sorte de condescendance haineuse qu'il aurait commencé d'en concevoir pour le père, qui se laissait voler son épouse dans sa propre maison. Car le père semblait s'engluier dans ce rôle, traînant d'une pièce à l'autre son insuffisance de mari et de frère, errant le regard vide et comme atrophié, comme anesthésié par la situation qu'on lui imposait, qu'il subissait, passif et ignorant de si elle était réelle ou le fruit de ses fantasmagories, charriant derrière lui la traîne bruyante de ses

Achévé d'imprimer en mai 2011
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2228
N° d'édition : 181014
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : août 2011

Imprimé en France



Christine Montalbetti
L'Évaporation de l'oncle

Cette édition électronique du livre
L'Évaporation de l'oncle de CHRISTINE MONTALBETTI
a été réalisée le 12 mai 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mai 2011
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782818013373)
Code Sodis : N48359 - ISBN : 9782818013397
Numéro d'édition : 181014